

—Enfin, vous avez l'intention de me marier ?

—Je vous l'ai dit.

—Connaissez-vous déjà la personne que vous me destinez ?

—Certainement.

—Et vous avez négocié l'affaire avant de me consulter ?

—Je n'ai encore que préparé les voies et les moyens.

—Naturellement, elle est riche ?

Immensément riche : au moins vingt millions.

—Oh ! oh ! voilà un chiffre qui me donne le vertige.

Où diable êtes-vous allé chercher cette fiancée ?

—A Paris.

—Dans quel monde ?

—Dans le meilleur.

—C'est probablement une vieille folle qui a passé la cinquantaine ?

—C'est une jeune fille de dix-neuf ans.

—Niaise et bête ?

—Très instruite, intelligente, spirituelle, distinguée et parfaitement élevée.

—Alors, elle est donc boiteuse, manchote ou bossue ?

Le Portugais secoua la tête.

—Mon cher comte, répondit-il en souriant, cette jeune fille est une beauté parfaite.

Ludovic regarda fixement José. Il était devenu très sérieux.

—Comte, reprit-il, dites-moi la vérité : cette belle jeune fille a quelque vice caché ou bien elle a commis une faute.

—Cette jeune fille est la pureté même, Ludovic, et si elle cache quelque chose, ce sont ses rares perfections.

—Et vous prétendez que cette perle unique, cette fleur immaculée, cette merveille, qui a ou aura un jour une fortune de vingt millions, m'acceptera pour mari ! s'écria le jeune homme ; mais c'est absurde, c'est la pire des folies !

—Cela peut vous paraître absurde et insensé, répliqua froidement José ; pourtant j'ai cette prétention. Je n'ai pas à vous révéler quels sont mes moyens d'action ; ils existent, cela doit vous suffire. Certainement, je ne puis rien faire sans votre consentement, sans votre

concours actif. Donc, voici ma proposition : voulez-vous, oui ou non, fenter l'aventure.

—Oui, certes. Ah ! vous êtes un homme bien fort, de Rogas, vous faites passer en moi une audace infernale. Oui, oui, j'accepte, quoi qu'il puisse arriver. Avouez-le, vous étiez sûr de mon consentement.

Le Portugais répondit par un mouvement de tête.

—Sans cela, reprit Ludovic, vous ne seriez pas venu me parler de votre audacieux projet.

—Parbleu ! fit José.

—Puis-je vous demander son nom ?

—Elle se nomme Maximilienne. Plus tard, dans quelques jours, je vous dirai le nom de sa famille, qui est un des plus grands de France.

—Famille noble, cela va sans dire.

—De haute et illustre noblesse, et sans vous offenser, mon cher comte, plus ancienne que la vôtre.

Vous avez raison, de Rogas, je ne dois pas en savoir davantage aujourd'hui ; car, dans la situation d'esprit où je suis, je perdrais complètement la raison.

## XX

## L'ESPRIT DU MAL

—Ainsi reprit le faux comte de Rogas après un moment de silence, vous êtes bien décidé à vous marier ?

—Comment vous résister ? Sans compter ses millions, la fiancée que vous me proposez est si séduisante !..... Maximilienne, Maximilienne, j'adore déjà ce nom-là.

—Mon cher, c'est elle-même que vous adorerez dès que vous l'aurez vue.

—Est-ce que cela sera absolument nécessaire ?

—Non. Mais, quant à présent, je n'y vois aucun inconvénient. Du reste, ceci est votre affaire.

—Enfin, vous croyez ce mariage possible ?

—Je veux qu'il se fasse, il se fera, répondit José, un éclair dans le regard.

—Savez-vous, de Rogas, que si vous n'étiez pas mon ami j'aurais pu de vous.